

1

Je pense qu'il ne faut pas négliger son intuition. Pour ma part, comme chez la plupart des femmes, elle est plutôt fiable, notamment lorsqu'elle s'exprime par cette petite voix qui se met à résonner dans ma tête en me disant que quelque chose ne tourne pas rond, que quelque chose n'est pas ce qu'il a l'air d'être. Un peu comme si les poils se dressaient sur ma nuque. C'est la même chose. C'est ce qui se produisit dès que John Fulshaw me parla pour la première fois de ce cas.

C'était au début du mois de janvier, lors de l'une de ces journées vraiment glauques, où il fait un froid glacial et que le temps est si gris que, à deux heures de l'après-midi, vous avez l'impression que le jour ne s'est pas encore levé.

Je me tenais debout près de la fenêtre, à observer la rue en pensant combien tout le monde avait l'air triste. Dans leurs vêtements noirs, gris ou marron, les passants avançaient péniblement, le dos courbé, les yeux baissés vers le sol, le col relevé, tentant de protéger leur cou, leurs mains et leur visage de la bise amère de l'hiver.

Autant j'adorais le mois de décembre, autant je haïssais janvier.

— Qu'est-ce qui ne va pas, maman ? me demanda Kieron, mon fils de vingt ans, qui était venu m'aider avec Bob, le chien de la famille, à retirer les ornements de Noël.

En fait, il hurla sa question pour couvrir les cris de la chaîne musicale que sa sœur et lui s'évertuaient à laisser branchée en continu.

— Oh ! ne la lance pas encore sur le sujet, le coupa Riley, ma fille, qui avait deux ans de plus que son frère et était aussi venue nous donner un coup de main.

Elle secoua la tête et leva les yeux au ciel en voyant mon expression.

— Ça ne peut pas être Noël tous les jours, maman, ajouta-t-elle en me faisant une grimace. Pas comme dans la chanson, non ?

J'avais le moral dans les chaussettes, et ils avaient sans doute raison de me rappeler que cela ne pouvait pas être la fête vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Depuis toujours, j'aimais ce qui brille et scintille, et j'avais horreur des journées d'hiver sombres et ternes, où il ne se passe rien. Ce mois de janvier me paraissait déjà particulièrement incolore parce que Noël était passé, mais surtout à cause du départ de Justin.

Justin, douze ans, était l'enfant que nous avions accueilli pendant toute une année et, même s'il avait promis de nous rendre visite régulièrement, ce n'était pas la même chose que de l'avoir dans les parages tout le temps.

Bien sûr, sa présence n'avait pas toujours été une promenade de santé – et on peut dire qu'en matière de défis, certains relevaient du record ! –, mais il me manquait. Ou, plutôt, j'avais besoin d'un nouveau défi qui me sortirait de ma déprime post-fêtes de fin d'année et qui me rendrait l'énergie faisant partie intégrante de ma personnalité.

Lorsque la sonnerie du téléphone retentit, je sus que c'était ce que j'attendais.

John Fulshaw était notre contact au bureau de placement des services sociaux de l'enfance pour lequel nous travaillions. C'est également lui qui nous avait, mon mari et moi, formés à la fonction de famille d'accueil. C'est aussi John qui était venu installer Justin chez nous, et, après le départ de Justin, une quinzaine de jours avant Noël, c'est encore John qui nous avait prévenus que nous devions, Mike et moi, apprendre à recharger nos batteries le plus rapidement possible parce qu'il y aurait bientôt un autre enfant qui aurait besoin de notre aide.

Nous avions donc rechargé lesdites batteries, dans le plus pur style Watson, c'est-à-dire avec force lampions et cotillons, et, depuis l'arrivée de Levi, jouets, peluches et exubérance décuplée. À l'automne, Riley et David, son compagnon, avaient eu un fils, notre premier petit-fils, et les fêtes avaient été encore plus joyeuses que d'habitude.

C'était peut-être simplement le contraste, pensai-je en me dirigeant vers le téléphone, qui rendait ce mois de janvier si morne et ennuyeux.

Cependant, ce n'était pas John au bout du fil, mais Mike qui m'appelait du travail. John l'avait appelé parce qu'il n'arrivait pas à me joindre.

— Sans doute à cause des gosses et du boucan qu'ils font, expliquai-je à mon mari. Ils sont en train de m'aider à retirer les décorations, mais il semble que la tâche exige de mettre MTV à fond.

Je tirai la porte du salon pour me protéger du bruit et entendre ce que disait Mike.

— Quoi de neuf ?

— John veut nous parler d'un enfant, mais je n'ai pas eu le temps d'écouter les détails. On est en plein boum ici.

Je souris intérieurement. Mike était d'une telle rigueur ! Il dirigeait l'équipe de manutention, et il avait son

propre bureau, mais il n'aurait jamais imaginé une seule seconde prendre du temps pour un coup de fil personnel.

— Génial ! A-t-il quand même eu le temps de dire quoi que ce soit ? C'est un garçon ou une fille ?

Soudain, mes idées noires étaient un souvenir aussi lointain que les guirlandes de Noël.

— Une fille, répondit Mike. C'est ce qu'il a dit, mais c'est aussi tout ce que je sais parce que, comme je viens de te le dire, ma chérie...

— Ne t'en fais pas, le coupai-je. Tu retournes travailler et moi je vais l'appeler. Une fille ! C'est génial.

En raccrochant le téléphone, j'entendais encore le rire de contentement de Mike.

Quelques minutes plus tard, j'avais John au bout du fil. J'avais à peine pris le temps d'aspirer quelques bouffées de cigarette dans la véranda (la nicotine était bannie, et moi avec, du reste de la maison, d'autant plus depuis la naissance de mon petit-fils) et, de mon poste d'observation, le jardin me parut totalement différent. J'avais oublié le froid et je m'émerveillais de l'allure du pommier couvert de givre. Je terminai ma cigarette en me jurant une nouvelle fois de penser à arrêter et je rentrai pour chercher le numéro de John.

Il parut vraiment content de m'entendre.

— Oui, c'est une fille, confirma-t-il. Une vraie petite poupée, et je me suis dit qu'elle serait parfaitement bien chez vous.

— J'ai déjà envie de la connaître, répondis-je. Bien, dis-moi un peu ce que tu sais à son sujet. Quelle est son histoire ? De quelle sorte de milieu vient-elle ?

J'espérais qu'il allait me donner suffisamment de détails. À l'arrivée de Justin, nous ne savions pas grand-chose de lui et nous avions dû apprendre sur le tas, ce qui n'avait pas toujours été sans problèmes. Mieux vaut

prévenir que guérir. Toutefois, John se fit aussitôt très rassurant :

— Il n’y a aucun problème, déclara-t-il. Vous n’aurez pas besoin de suivre le programme avec elle. Ce n’est que pour une courte période.

Cela me parut étrange. Notre famille avait été agréée pour un accueil à long terme avec thérapie comportementale dans le but d’aider les gosses à réintégrer le système, et nous avions dû suivre un programme précis en plusieurs étapes qui nous donnait des qualifications spécifiques pour accueillir des enfants particuliers.

— Oh ! m’étonnai-je, comment cela se fait-il ?

— Eh bien, elle était placée dans une famille qui prend habituellement les enfants à long terme...

— Je vois... Mais ?

— Mais elle..., je veux dire, la mère de la famille d’accueil fait une sorte de dépression et elle est en congé maladie pour quelques semaines.

— Mon Dieu ! Cela a-t-il un rapport avec la fillette ?

— Non, non, répondit John très vite, je ne crois pas. Elle veut que l’enfant – au fait, elle s’appelle Sophia – revienne dès qu’elle se sentira mieux. La mère, je veux dire.

— Tout va bien alors...

— Apparemment, mais je sais que Sophia a quelques soucis d’ordre médical. Je ne peux pas en dire plus parce que je ne suis pas vraiment au courant. J’ai bien rencontré Sophia, mais on m’avait prévenu de ne pas aborder les questions médicales – pas devant elle, en tout cas, ce qui signifie que je n’ai pas eu toutes les précisions. Mais je vais me renseigner et je vous rappelle, d’accord ? Je pourrais peut-être vous rendre visite pour en discuter avec Mike et vous vendredi ?

C’est à ce moment-là que mon sixième sens se mit à me chatouiller. Une impression que John ne nous disait

pas tout. Sur le moment, je me contentai de la repousser parce que je n'avais rien de plus précis pour étayer mon intuition.

Cependant, j'allais bientôt découvrir que mon impression était parfaitement justifiée.

— Un autre gosse, vraiment ? réagit Kieron lorsque je retournai dans le living pour leur en parler.

Levi s'était réveillé de sa sieste, et je l'avais pris dans mes bras. Tout en roucoulant, Riley me le prit et se mit à babiller avec lui.

— N'est-ce pas un peu rapide ? insista Kieron. Tu sais, si vite après Justin ?

Lorsque vos enfants grandissent, il est facile d'oublier que ce que vous faites continue d'avoir un impact sur eux. Depuis le départ de Justin, je n'avais pas fait preuve d'une grande animation, je le savais, et j'étais touchée de voir l'inquiétude sur le visage de mes enfants. Ils échangèrent un regard.

— Kieron a raison, intervint Riley. Es-tu sûre d'être prête ?

— Absolument, répondis-je.

Je le pensais.

— Je tourne en rond ici, non ?

Ce qui était tout aussi vrai. Avant que nous devenions famille d'accueil, Mike et moi, je m'occupais des enfants en difficulté dans un établissement scolaire important de la région. N'avoir rien à faire n'était pas une situation normale pour moi, et même mes nouvelles tâches de grand-mère ne me donnaient pas assez d'activité. Je pris cependant le temps de réfléchir. Je ne voyais peut-être pas assez clairement les choses.

— Mais vous deux ? Qu'en pensez-vous ? Si vous n'en avez pas envie tout de suite, je peux demander à John d'attendre un peu.

— Ne sois pas bête, maman, répondit Kieron.

De toute évidence, ma détermination le rassurait.

— Ce sera sympa d'avoir un autre gamin à la maison, continua-t-il. Et si c'est une fille, c'est encore mieux. Je ne serai pas obligé de me battre pour avoir le droit de jouer à ma console ou à mes jeux vidéo, cette fois-ci.

— Et nous ferons plein de trucs de filles toutes les deux, ajouta Riley. On pourra jouer à la poupée, se maquiller, se coiffer et aller dans les boutiques... Quel âge a-t-elle ?

— Douze ans, répondis-je. C'est drôle que tu penses à tout cela. John a précisé qu'elle était une vraie poupée.

— Alors, elle va *adorer* la chambre de Justin, remarqua Kieron en riant.

— Est-ce que tu ne crois pas que ce soit un peu exagéré de redécorer entièrement la chambre ? me demanda Mike à son retour du travail, alors que nous nous rendions à la friterie.

À l'origine, j'avais prévu de cuisiner un peu pour le dîner, histoire sans doute de m'occuper, mais il fallait désormais que je me lance dans un grand rangement, et j'étais si excitée à l'idée de savoir que nous allions accueillir un nouvel enfant que je ne tenais pas en place. Et puis, j'avais envie de frites et de poisson pané.

— Ça ne prendra pas beaucoup de temps, le rassurai-je. Et puis, je suis sûre que Riley va m'aider. Elle aime bien ça.

— Ça n'aurait pas pris trop de temps si tu n'avais pas mis le paquet la première fois, grogna-t-il.

C'était tout Mike. Il était tellement plus rationnel et organisé que moi ! Un intellectuel pur et dur ! Cela faisait quinze ans que nous étions mariés, et j'avais perdu le compte du nombre de fois où il m'avait dit : « Assieds-toi deux minutes et prends le temps de réfléchir... »

Il avait entièrement raison. Avec Justin, je m'étais laissée aller sur le thème du foot à un point que l'on pourrait qualifier d'excessif : moquette vert gazon, frise et papier peint de ballons, horloge en forme de ballon de foot... J'avais même peint des petits ballons sur les rayonnages et sur la commode.

— J'en suis sûr, acquiesça Mike, mais, écoute, ma chérie, tu es sûre à cent pour cent d'être prête ?

Lui aussi ! Est-ce que j'avais eu l'air si bizarre dernièrement ? Il me regardait de la même manière que les enfants. Oui, j'avais un peu déprimé, mais c'était normal, non ? Le départ de Justin m'avait attristée, mais nous avions été prévenus. Il s'agissait d'un processus de perte normal qu'il nous faudrait traverser chaque fois, ni plus ni moins.

Ce n'est guère surprenant lorsqu'on développe un lien aussi fort avec un enfant, mais j'avais surmonté ce sentiment d'abandon et j'étais désormais impatiente d'aller de l'avant. Justin continuerait de faire partie de notre vie, mais, au quotidien, j'avais besoin de ce nouveau défi.

— Mais je suis prête ! m'exclamai-je. Et je vais me mettre à réaménager la chambre ce soir même. Quant à toi, n'oublie pas de prendre tes heures de repos vendredi, d'accord ? Franchement, mon chéri, je suis plus que prête !

Ce qui était tout aussi bien, car nous allions avoir du pain sur la planche.

— C'est une histoire triste, commença John Fulshaw le vendredi matin.

Il était arrivé à onze heures tapantes, comme promis, armé d'un dossier épais comme le bras. Je me rappelai sa première visite, lorsqu'il était venu nous annoncer notre première mission, et la manière dont j'avais couru comme une folle à travers toute la maison armée d'un

balai et d'une éponge pour tout nettoyer. Tant d'eau avait passé sous les ponts depuis ! John faisait désormais pratiquement partie de nos amis, et je n'avais pas besoin de faire briller la maison comme un sou neuf. Juste trois tasses de café autour de la table de la cuisine.

— Sophia n'a été placée pour la première fois qu'il y a environ un an et demi, continua-t-il, et, auparavant, elle vivait seule avec sa mère. Ni frère ni sœur. Pas de père non plus, que je sache. Une liaison d'une nuit sans doute. Puis, il y a eu une véritable tragédie. La mère, Grace Johnson, avait des problèmes psychologiques et elle est tombée dans l'escalier quand Sophia avait onze ans. On a pensé à une tentative de suicide.

— De suicide ? intervint Mike. C'est plutôt sordide. John hocha la tête avant de continuer.

— Disons que la situation familiale n'était pas idéale. Ce qui a dû être aggravé par la maladie de Sophia. Mais je vous en dirai plus dans une minute.

Il consulta ses notes en cherchant les points importants.

— Ah ! voilà ! La mère est dans le coma. Elle n'est pas morte, non, mais elle n'a jamais repris connaissance. Elle a été classée dans la catégorie des « états végétatifs persistants », et le pronostic n'est pas bon du tout. C'est vraiment désolant.

Mike et moi, nous nous contentâmes de hocher la tête.

— Sophia a d'abord été accueillie par un oncle et sa famille, qui l'ont officiellement adoptée, continua John. Mais, un an plus tard, lorsque la femme de l'oncle est tombée enceinte, ils ont apparemment décidé qu'ils ne pouvaient plus garder Sophia. Encore plus désolant. À ce stade, nous avons contacté plusieurs familles d'accueil pour finir par la placer chez sa famille actuelle. Mais, comme je vous l'ai dit, Jean, la mère, n'est pas au mieux de sa forme en ce moment. Voilà où nous en sommes.

Il s'adossa à la chaise.

— Seigneur, commentai-je, les choses que certains gosses doivent endurer ! Bien sûr que nous allons aider Sophia, n'est-ce pas, Mike ?

Je me tournai vers lui.

— Absolument. Dis-moi quand même, John, tu as parlé d'une maladie. Qu'est-ce qu'elle a, cette petite ?

John s'avança.

— C'est ce que nous devons aborder avant de poursuivre. Avez-vous déjà entendu parler de la maladie d'Addison ?

Nous secouâmes la tête en signe de dénégation.

— Non, ajoutai-je. Jamais.

— Je m'en doutais. Moi non plus, jusqu'à ce cas. Apparemment, c'est une affection rare : elle touche les grandes surrénales. Et il est encore plus rare de la diagnostiquer chez un sujet aussi jeune, mais il existe un traitement : Sophia doit prendre des comprimés tous les jours de manière à remplacer les hormones qu'elle devrait produire naturellement. Du cortisol et..., attendez que je vérifie..., oui, un truc du nom d'aldostérone. De ce côté, ça ne vous posera donc pas tellement de problèmes. Apparemment, ce n'est que lorsque le sujet est tendu ou se sent agressé...

— Ce qu'elle pourrait parfaitement être en ce moment, non ? coupa Mike.

John hocha la tête.

— Exact, mais je ne suis pas vraiment compétent pour vous expliquer *comment* elle pourrait vous poser des problèmes. Apparemment, les services sociaux doivent prendre contact avec vous pour vous faire rencontrer son médecin traitant et l'infirmière qui s'occupe d'elle habituellement.

— D'accord, répondis-je. Ça me paraît raisonnable. Il vaut mieux savoir exactement ce que nous devons faire.

Mais comment est-elle de manière générale ? On dirait qu'elle a fait un aller-retour en enfer d'après ce que tu dis.

— En fait, je n'en sais pas plus, répondit John. Son dossier ne contient pas grand-chose d'autre.

Nous avions déjà entendu ce refrain, pensai-je amèrement. Lorsque nous avons accueilli Justin, c'était la réponse à toutes nos questions. En voyant mon expression, John eut un air désolé.

— Je suis navré, dit-il, mais Sophia n'est pas inscrite chez nous depuis si longtemps que ça. Et lorsqu'ils sont accueillis par des membres de leur famille, les dossiers sont souvent moins précis et exigeants. Je verrai ce que je peux trouver, mais, en attendant, que pensez-vous de mercredi prochain ?

— C'est un peu court ! s'exclama Mike. Comment allons-nous trouver un moment pour la prévisite ? Je suis sûr qu'elle ne voudra pas plus que nous s'engager avant de nous avoir rencontrés !

— Je le sais, répondit John avec une expression d'espoir claire comme le jour, mais j'ai pensé que nous pouvions nous en occuper dès lundi. Jean est hospitalisée mercredi prochain, vous savez, pour des examens. Alors, ce serait assez compliqué si...

— Pas de problème, le coupai-je. Lundi, ce sera parfait. La pauvre petite. Mais, encore une chose, John.

Il acquiesça :

— Oui ?

— Pourquoi nous avoir choisis ? Il me semble qu'il s'agit d'un cas assez classique, et, si l'accueil doit être très court, pourquoi nous plutôt qu'une simple famille d'accueil qui s'occupe des cas à court terme ? À cause de sa maladie ?

Il secoua la tête.

— Peut-être en partie, mais surtout parce qu'il est noté qu'elle a parfois un comportement un peu difficile.

Rien de majeur, et vous savez bien que je n'utilise pas le mot à la légère. C'est seulement qu'elle manque un peu de discipline apparemment. Entre vous et moi, le sentiment général est que l'absence de discipline dans sa vie correspond à son entrée chez Jean. Avec les complications de la maladie d'Addison, vous pouvez facilement comprendre comment un enfant avec ce genre d'affection peut devenir manipulateur si on le laisse faire.

— J'ai compris, dis-je. Elle a besoin d'être cadrée, non ?

— Je pense que ça correspond bien à l'idée. C'est dans vos cordes, donc. Pas de grands objectifs dans la mesure où c'est temporaire, mais c'est que vous vous débrouillez bien, tous les deux, dans ce domaine. Et n'allez pas pour autant vous croire supérieurs à tout le monde ! Je ne suis pas censé vous raconter tout ça, mais c'est la responsable qui a proposé de vous la confier à vous. « Si quelqu'un peut la dresser un peu, c'est bien la famille Watson. Ils ont fait des merveilles avec Justin, non ? »

— C'est sympa, commenta Mike.

Je sentais cependant à son ton qu'il avait parfaitement compris qu'on nous passait la pommade.

— C'est donc tout aussi bien que j'aie déjà préparé la chambre, ajoutai-je. Pourquoi n'irais-tu pas la montrer à John, mon chéri ? Pendant ce temps, je nous prépare une autre tasse de café.

Pendant qu'ils admiraient mes efforts en matière de création, les pensées tourbillonnaient dans ma tête. Pauvre petite fille. Quelle vie horrible ! Perdre sa mère, perdre tout ce qu'elle avait au monde, et devoir se débrouiller avec ce qui me paraissait être une maladie débilitante.

Je me demandai si elle allait parfois rendre visite à sa mère à l'hôpital et, au retour de Mike et de John, je posai la question.

— Oui, en effet, répondit John. Toutes les six semaines environ. Elle y reste une heure. Ça ne change pas grand-chose, sauf qu'après chaque visite, elle semble être vraiment agitée. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle n'y va pas plus souvent.

— La pauvre gamine, dis-je, ça doit être affreux pour elle.

— C'est toute l'histoire du monde dans lequel nous vivons, j'en ai bien peur, Casey, répliqua John. Au fait, vous avez fait un super boulot dans la chambre. Une vraie chambre de princesse ! D'ailleurs, soyez prêts à l'accueillir comme telle. Elle se comporte vraiment comme une princesse, et avec toute sa cour ! Lundi, vous aurez besoin de tout votre service de tasses à café.

Après le départ de John, je m'installai avec Mike dans le salon pour évoquer ce qui allait se passer. Un exercice absolument inutile, mais que nous réitérerions à de nombreuses reprises à l'avenir. Dans notre métier, on ne peut jamais savoir ce que nous réserve l'avenir.

— Tu sais, Mike, ça valait quand même la peine de refaire toute la déco, non ? J'ai l'impression d'être une véritable girl-scout : toujours prête !

Je lançai la phrase en plaisantant, pauvre de moi. J'ignorais à quel point les poils qui s'étaient dressés sur ma nuque étaient significatifs. Parce que rien au monde n'aurait pu nous préparer à Sophia.